

SOUVENIRS D'UN VOYAGE

DANS

LA TARTARIE ET LE THIBET

TARTARIE

CHAPITRE PREMIER

Mission française de Péking. — Coup d'œil sur le royaume de *Ouniot*. — Préparatifs du départ. — Hôtellerie tartaro-chinoise. — Changement de costume. — Portrait et caractère de Samdadchiemba. — *Sain-Oula* (la bonne montagne). — Frimas et brigands de *Sain-Oula*. — Premier campement dans le désert. — Grande forêt impériale. — Monuments bouddhiques sur le sommet des montagnes. — Topographie du royaume de *Gehekten*. — Caractère de ses habitants. — Tragique exploitation d'une mine d'or. — Deux Mongols demandent qu'on leur tire l'horoscope. — Aventure de Samdadchiemba. — Environs de la ville de *Tolon-Noor*.

LA Mission française de Péking, jadis si florissante sous les premiers empereurs de la dynastie tartare-mandchoue, avait été désolée et presque détruite par les nombreuses persécutions de *Kia-King* (1). Les Missionnaires avaient été chassés ou mis à mort ; et en ce temps l'Europe était dans de trop grandes agitations, pour qu'on pût aller au secours de ces chrétientés lointaines. Longtemps elles furent presque abandonnées ; aussi,

(1) Cinquième empereur de la dynastie tartare-mandchoue. Il monta sur le trône en 1799.

quand les Lazaristes français reparurent à Péking, ils ne trouvèrent plus que débris et ruines. Grand nombre de chrétiens, pour se soustraire aux poursuites de l'autorité chinoise, avaient passé la grande muraille, et étaient allés demander aux déserts de la Tartarie un peu de paix et de liberté, vivant çà et là de quelques coins de terre que les Mongols leur permettaient de cultiver. A force de persévérance, les Missionnaires finirent par réunir ces chrétiens dispersés, se fixèrent au milieu d'eux, et dirigèrent de là l'ancienne Mission de Péking, confiée immédiatement aux soins de quelques Lazaristes chinois. Les Missionnaires français n'auraient pu sans imprudence, s'établir comme autrefois au sein de la capitale de l'Empire. Leur présence eût compromis l'avvenir de cette Mission à peine renaissante.

En visitant les chrétiens chinois de la Mongolie, plus d'une fois nous eûmes occasion de faire des excursions dans la *Terre-des-Herbes* (1), et d'aller nous asseoir sous la tente des Mongols. Aussitôt que nous eûmes connu ce peuple nomade, nous l'aimâmes et nous nous sentîmes au cœur un grand désir de lui annoncer la loi évangélique. Nous consacraâmes dès lors tous nos loisirs à l'étude des langues tartares. Dans le courant de l'année 1842, le saint-siège vint mettre enfin le comble à nos vœux, en érigeant la Mongolie en vicariat apostolique.

Vers le commencement de l'année 1844, arrivèrent les courriers de *Si-Wang* (2), petite chrétienté chinoise,

(1) Nom par lequel on désigne les pays incultes de la Tartarie. — *Tsao-Ti*.

(2) Petit village chinois, situé au nord de la grande muraille, et éloigné de *Suen-Hoa-Fou* d'une journée de chemin.

où le vicaire apostolique de Mongolie a fixé sa résidence épiscopale. Le prélat nous envoyait ses instructions pour le grand voyage que nous étions sur le point d'entreprendre, dans le dessein d'étudier le caractère et les mœurs des Tartares, et de reconnaître, s'il était possible, l'étendue et les limites du vicariat. Ce voyage, que nous méditions depuis longtemps, fut enfin arrêté; et nous envoyâmes un jeune Lama, nouvellement converti, à la recherche de quelques chameaux que nous avions mis au pâturage dans le royaume de *Naiman*. En attendant son retour, nous nous hâtâmes de terminer les ouvrages mongols, dont la rédaction nous occupait depuis quelque temps.

Nos petits livres de prières et de doctrine étaient prêts; mais notre jeune Lama n'avait pas encore paru. Nous pensions pourtant qu'il ne pouvait guère tarder. Nous quittâmes donc la vallée des *Eaux-Noires* (1), pour aller l'attendre aux *Gorges-Contiguës* (2). Ce dernier poste nous paraissait plus favorable pour faire les préparatifs de notre voyage. Cependant les jours s'écoulaient dans une vaine attente; les fraîcheurs de l'automne commençaient à se faire piquantes, et nous redoutions beaucoup de commencer nos courses à travers les déserts de la Tartarie, pendant les froidures de l'hiver. Nous résolûmes donc d'envoyer à la découverte de nos chameaux et de notre Lama. Un catéchiste de bonne volonté, homme d'expédition et bon marcheur, se mit en route. Au jour fixé il fut de retour. Mais ses recherches avaient été à peu près infructueuses. Seulement il avait appris d'un Tartare, que notre Lama était parti

(1) Hé-Chuy. — (2) Pié-lié-Keou.

depuis quelques jours pour nous reconduire nos chameaux. Aussi, grande fut la surprise du courrier, quand il sut que personne n'avait encore paru..... Comment, disait-il, est-ce donc que j'ai le jarret meilleur qu'un chameau ? Ils sont partis de *Naiman* avant moi..., et me voici arrivé avant eux ! Mes pères spirituels, encore un jour de patience ; je réponds que chameaux et Lama, tout sera ici demain... Plusieurs jours se passèrent, et nous étions toujours dans la même position. Nous renvoyâmes le courrier encore une fois à la découverte, en lui recommandant d'aller jusque sur les lieux mêmes où les chameaux avaient été mis au pâturage, de voir les choses de ses propres yeux, sans se fier aux rapports de qui que ce fût.

Pendant ces jours de pénible attente, nous continuâmes d'habiter les *Gorges-Contiguës*, pays tartare dépendant du royaume *Ouniot* (1). Ces contrées paraissent avoir été bouleversées par de grandes révolutions. Les habitants actuels prétendent que, dans les temps anciens, le pays était occupé par des tribus coréennes. Elles en auraient été chassées par les guerres, et se seraient réfugiées dans la presqu'île qu'elles possèdent encore aujourd'hui, entre la mer Jaune et la mer du Japon. On rencontre assez souvent, dans cette partie de la Tartarie, des restes de grandes villes, et des débris de châteaux forts assez semblables à ceux du moyen âge de l'Europe. Quand on fouille parmi ces décombres, il n'est pas rare de trouver des lances, des flèches, des débris d'instruments aratoires, et des urnes remplies de monnaies coréennes.

(1) Malgré le peu d'importance des tribus tartares, on leur donnera le nom de royaume, parce que le chef de ces tribus est appelé *Wang* (Roi).

Vers le milieu du dix-septième siècle, les Chinois commencèrent à pénétrer dans ce pays. A cette époque il était encore magnifique ; les montagnes étaient couronnées de belles forêts, les tentes mongoles étaient disséminées çà et là dans le fond des vallées parmi de grands pâturages. Pour un prix très-modique, les Chinois obtinrent la permission de défricher le désert. Peu à peu la culture fit des progrès ; les Tartares furent obligés d'émigrer, et de pousser ailleurs leurs troupeaux. Dès lors le pays changea bientôt de face. Tous les arbres furent arrachés, les forêts disparurent du sommet des montagnes, les prairies furent incendiées, et les nouveaux cultivateurs se hâtèrent d'épuiser la fécondité de cette terre.

Maintenant ces contrées ont été presque entièrement envahies par les Chinois ; et c'est peut-être à leur système de dévastation, qu'on doit attribuer cette grande irrégularité des saisons qui désole ce malheureux pays. Les sécheresses y sont fréquentes, presque chaque année les vents du printemps dessèchent les terres. Le ciel prend un aspect sinistre, et les peuples effrayés sont dans l'attente de grandes calamités. Les vents redoublent de violence, et durent quelquefois jusque bien avant dans la saison de l'été. On voit alors la poussière s'élever par tourbillons au haut des airs ; l'atmosphère devient obscure et ténébreuse ; et souvent en plein midi on est environné des horreurs de la nuit, ou plutôt d'une obscurité épaisse, palpable, en quelque sorte, et mille fois plus affreuse que la nuit la plus sombre. Après ces ouragans, la pluie ne se fait pas longtemps attendre. Mais alors on la redoute plus qu'on ne la désire ; car d'ordinaire elle tombe avec fureur. Quelquefois le ciel

se brise et s'ouvre brusquement, en laissant échapper tout à coup, comme une immense cascade, toute l'eau dont il était chargé ; bientôt les champs et les moissons disparaissent sous une mer boueuse, dont les énormes vagues suivent la pente des vallées, et entraînent tout sur leur passage. Le torrent s'écoule avec vitesse, et quelques heures suffisent pour que le sol reparaisse. Mais plus de moissons, presque plus même de terres végétales. Il ne reste que des ravins profonds, encombrés de graviers, et où il n'y a plus d'espérance de pouvoir désormais faire passer la charrue.

La grêle tombe fréquemment dans ce malheureux pays, et souvent elle est d'une grosseur extraordinaire. Nous y avons vu des grêlons de la pesanteur de douze livres. Il suffit quelquefois d'un instant pour exterminer des troupeaux entiers. En 1843, pendant le temps d'un grand orage, on entendit dans les airs comme le bruit d'un vent terrible ; et bientôt après il tomba dans un champ, non loin de notre maison, un morceau de glace plus gros qu'une meule de moulin. On le cassa avec des haches, et quoiqu'on fût au temps des plus fortes chaleurs, il fut trois jours à fondre entièrement.

Les sécheresses et les inondations occasionnent quelquefois des famines qui exterminent les habitants. Celle de 1832, douzième année du règne de *Tao-Kouang* (1), est la plus terrible dont on ait entendu parler. Les Chi-

(1) Sixième empereur de la dynastie tartare-mandchoue. Il occupe aujourd'hui le trône impérial.

* Il est mort en 1851. Son fils, âgé de dix-neuf ans, lui a succédé et a donné au nouveau règne le nom de *Hien-Fong* (prospérité universelle). *Tao-Kouang* signifie splendeur de la raison — 1852.

nois disent qu'elle fut partout annoncée par un pressentiment général dont on n'a jamais pu se rendre compte. Pendant l'hiver de 1831, il se répandit une sinistre rumeur. L'année prochaine, disait-on, il n'y aura *ni pauvre ni riche ; le sang couvrira les montagnes ; les ossements rempliront les vallées : ou fou, ou kioung ; hue man chan, kou man tchouan*. Ces paroles étaient dans toutes les bouches, et les enfants les répétaient dans leurs jeux. On était dominé par ces sinistres appréhensions, quand commença l'année 1832. Le printemps et l'été se passèrent sans pluies ; en automne les gelées arrivèrent, que les moissons étaient encore en herbe ; tout périt, la récolte fut entièrement nulle. La population se trouva bientôt réduite au plus grand dénûment. Maisons, champs, animaux, tout fut échangé contre du grain, qui se vendait alors au poids de l'or. Quand on eut achevé de dévorer l'herbe des montagnes, on fouilla dans la terre pour en extraire jusqu'aux racines. L'effrayant pronostic, qui avait été répété si souvent, eut tout son accomplissement. Plusieurs trouvèrent la mort sur les montagnes, où ils s'étaient traînés pour ramasser quelques brins d'herbe. Les cadavres jonchaient les chemins, les maisons en étaient encombrées, des villages entiers furent éteints jusqu'au dernier habitant. Il n'y avait ni pauvre ni riche ; la famine avait passé sur tout le monde son impitoyable niveau.

C'était dans ce triste pays que nous attendions avec quelque impatience le courrier que nous avions envoyé dans le royaume de *Naiman*. Le jour que nous avions fixé pour son retour arriva ; beaucoup d'autres s'écoulèrent encore ; mais toujours point de chameaux, point

de Lama, et ce qui nous paraissait le plus étonnant, point de courrier non plus. Nous étions poussés à bout ; nous ne pouvions vivre plus longtemps dans cette douloureuse et inutile attente. Nous imaginâmes d'autres moyens, puisque ceux que nous pensions avoir entre les mains s'étaient évanouis. Le jour du départ fut irrévocablement fixé ; il fut en outre réglé, qu'un chrétien nous conduirait avec son chariot jusqu'à *Tolon-Noor*, éloigné des *Gorges-Contiguës* de près de cinquante lieues. A *Tolon-Noor*, nous renverrions ce conducteur temporaire, pour nous enfoncer seuls dans le désert, et poursuivre ainsi notre pèlerinage. Ce projet faisait peur aux chrétiens ; ils ne comprenaient pas comment deux Européens pouvaient seuls entreprendre un long voyage dans un pays inconnu et ennemi ; mais nous avions des raisons pour tenir à notre résolution. Nous ne voulions pas de Chinois pour nous accompagner. Il nous paraissait absolument nécessaire de briser enfin les entraves dont on a su envelopper les Missionnaires de Chine. Les soins précautionneux, ou plutôt la pusillanimité d'un catéchiste, ne nous valaient rien dans les pays tartares ; un Chinois eût été pour nous un embarras.

Le dimanche, veille de notre départ, tout était prêt ; nos deux petites malles étaient cadenassées, et les chrétiens étaient déjà venus nous faire leurs adieux. Cependant, à la grande surprise de tout le monde, ce dimanche même, au soleil couchant, le courrier arriva. A peine eut-il paru, que, sur sa figure triste et déconcertée, il nous fut aisé de lire les fâcheuses nouvelles qu'il apportait. — Mes pères spirituels, dit-il, les choses sont mauvaises ; tout est perdu, il n'y a plus rien à attendre ; dans

le royaume de *Naiman*, il n'existe plus de chameaux de la sainte Église. Le Lama, sans doute, a été tué ; à mon avis, le diable est pour beaucoup dans cette affaire.

Les doutes et les craintes font souvent plus souffrir que la certitude du mal. Ces nouvelles, quoique accablantes, nous tirèrent de notre perplexité, sans changer en rien le plan que nous avions arrêté. Après avoir subi les longues condoléances de nos chrétiens, nous allâmes nous coucher, bien persuadés que cette nuit serait enfin celle qui précéderait notre vie nomade.

La nuit était déjà bien avancée, lorsque, tout à coup, des voix nombreuses se firent entendre au dehors ; des coups bruyants et multipliés ébranlaient la porte de notre habitation. Tout le monde se lève à la hâte ; notre jeune Lama, les chameaux, tout était arrivé ! ce fut comme une petite révolution. L'ordre du jour fut spontanément changé. Ce ne serait plus le lundi qu'on partirait, mais bien le mardi ; ce ne serait pas en charrette, mais bien avec des chameaux, et tout à fait à la manière tartare. On alla donc se recoucher avec enthousiasme, mais on se garda bien de dormir ; chacun de son côté dépensa les rapides heures de la nuit à former des plans sur le plus prompt équipement possible de la caravane.

Le lendemain, tout en faisant les préparatifs pour le départ, notre Lama nous donna les raisons de son inexplicable retard. D'abord il avait éprouvé une longue maladie ; ensuite il avait été longtemps à la poursuite d'un chameau qui s'était échappé dans le désert ; enfin il avait été obligé de se rendre au tribunal pour se faire restituer un mulet qu'on lui avait volé. Un procès, une maladie, des animaux perdus, étaient des raisons plus que suffi-

santes pour le faire absoudre de son retard. Notre courrier était le seul qui ne participât point à la joie générale ; car il était clair pour tout le monde, qu'il s'était malhabilement tiré de la mission qui lui avait été confiée.

La journée du lundi fut entièrement employée à l'équipement de la caravane. Tout le monde fut mis à contribution. Les uns travaillaient à la réparation de notre maison de voyage, ou, pour parler plus clairement, les uns rapiéçaient une tente de grosse toile bleue, pendant que d'autres nous taillaient une bonne provision de clous de bois. Ici on écurait un chaudron de cuivre jaune, on consolidait un trépied disloqué ; ailleurs on nous fabriquait des cordes, on rajustait les mille et une pièces des bâts de chameau. Tailleurs, charpentiers, chaudronniers, cordiers, bourreliers ; gens de tout art et de tout métier abondaient dans la petite cour de notre habitation. Car enfin, grands et petits, tous nos chrétiens voulaient et entendaient que leurs pères spirituels ne se missent en route que munis de tout le confortable possible.

Le mardi matin, il ne restait plus qu'à perforer les naseaux des chameaux, et faire passer dans le trou une cheville de bois qui devait en quelque façon servir de mors. Ce soin fut laissé à notre jeune Lama. Les cris sauvages et perçants que poussaient nos pauvres dromadaires, pendant cette douloureuse opération, eurent bientôt rassemblé tous les chrétiens du village. En ce moment notre Lama devint exclusivement le héros de l'expédition. La foule était rangée en cercle autour de lui. Chacun voulait voir comment, en tirant par petits coups la corde qui était attachée à la cheville enclavée dans le nez des chameaux, il savait les faire obéir et les faire accrou-

pir à volonté. C'était chose nouvelle et curieuse pour les Chinois, que de voir notre Lama arranger et ficeler sur le dos des chameaux les bagages des deux Missionnaires voyageurs. Quand tout fut prêt, nous bûmes une tasse de thé, et nous nous rendîmes à la chapelle. Les chrétiens chantèrent les prières du départ ; nous reçûmes leurs adieux mêlés de larmes, et nous nous mîmes en route. Samdadchiemba (1), gravement placé sur un mulet noir de taille rabougrie, ouvrait la marche en traînant après lui deux chameaux chargés de nos bagages, puis suivaient les deux Missionnaires, MM. Gabet et Huc : le premier, monté sur une grande chamelle ; l'autre sur un cheval blanc.

Nous partîmes, bien décidés à abdiquer nos anciens usages et à nous faire Tartares. Cependant nous ne fûmes pas tout d'un coup, et dès notre premier pas, entièrement débarrassés du système chinois. Outre que nous nous étions mis en marche escortés de chrétiens chinois qui, les uns à pied, les autres à cheval, nous accompagnaient un instant par honneur, nous devions prendre pour étape de notre première journée une auberge tenue par le grand catéchiste des *Gorges-Contigües*.

La marche de notre petite caravane ne s'exécuta pas tout d'abord avec un plein succès. Nous étions encore novices et tout à fait inexpérimentés dans l'art de seller et de conduire des chameaux ; aussi presque à chaque instant nous étions obligés de faire halte, tantôt pour arranger quelque bout de corde ou de bois qui blessait les animaux, tantôt pour consolider nos bagages mal assurés et qui sans cesse menaçaient de chavirer. Malgré ces

(1) Nom thibétain de notre chamelier.

retards continuels nous avançons pourtant ; mais c'était toujours avec une inexprimable lenteur. Après avoir parcouru trente-cinq lis (1), nous sortîmes des champs cultivés, pour entrer dans la Terre-des-Herbes. La marche fut alors plus régulière, les chameaux se trouvaient plus à leur aise au milieu du désert, et leurs pas semblaient devenir plus rapides.

Nous gravâmes une haute montagne ; mais les dromadaires savaient se dédommager de la peine qu'ils prenaient en broutant à droite et à gauche de tendres tiges de sureau, ou quelques feuilles de rosier sauvage. Les cris que nous étions obligés de pousser, pour aiguillonner ces animaux nonchalants, allaient donner l'épouvante à des renards, qui sortaient de leurs tanières et s'enfuyaient à notre approche. A peine fûmes-nous arrivés sur le sommet de cette montagne escarpée, que nous aperçûmes dans l'enfoncement l'auberge chrétienne de *Yan-Pa-Eul*. Nous nous y acheminâmes, et la route nous fut continuellement tracée par de fraîches et limpides eaux, qui, sortant des flancs de la montagne, vont se réunir à ses pieds et forment un magnifique ruisseau qui entoure l'auberge. Nous fûmes reçus par l'aubergiste en chef, ou, en style chinois, par *l'intendant de la caisse*.

On rencontre quelquefois dans la Tartarie, non loin des frontières de Chine, quelques auberges isolées au milieu du désert ; elles se composent ordinairement d'une immense enceinte carrée, formée par de longues perches entrelacées de broussailles. Au milieu de ce carré est une maison de terre, haute tout au plus de dix

(1) Le li chinois est le dixième de la lieue de France.

pieds. A part quelques misérables petites chambres à droite et à gauche, le tout consiste en un vaste appartement, qui sert à la fois de cuisine, de réfectoire et de dortoir. Quand les voyageurs arrivent, ils se rendent tous dans cette grande salle essentiellement sale, puante et enfumée. Un long et large *kang* est la place qui leur est destinée. On appelle *kang* une façon de fourneau qui occupe plus des trois quarts de la salle. Il s'élève à la hauteur de quatre pieds, et la voûte en est plate et unie : sur ce *kang* est une natte en roseaux ; les personnes riches étendent de plus sur cette natte des tapis de feutre ou des pelleteries. Sur le devant, trois immenses chaudières incrustées dans de la terre glaise servent à préparer le brouet des voyageurs. Les ouvertures par où l'on chauffe ces marmites monstrueuses, communiquent avec l'intérieur du *kang*, et y transmettent la chaleur : de sorte que continuellement, même pendant les terribles froids de l'hiver, la température y est très-élevée. Aussitôt que les voyageurs arrivent, l'intendant de la caisse les invite à monter sur le *kang* ; on va s'y asseoir, les jambes croisées à la manière des tailleurs, autour d'une grande table dont les pieds ont tout au plus cinq ou six pouces de hauteur. La partie basse de la salle est réservée pour les gens de l'auberge, qui vont et viennent, entretiennent le feu sous les chaudières, font bouillir le thé, ou pétrissent la farine d'avoine et de sarrasin pour le repas des voyageurs. Le *kang* de ces auberges tartaro-chinoises est le théâtre le plus animé et le plus pittoresque qu'on puisse imaginer : c'est là qu'on mange, qu'on boit, qu'on fume, qu'on joue, qu'on crie et qu'on se bat. Quand le soir arrive, ce *kang*, qui a servi tour à tour, pendant la

journée, de restaurant, d'estaminet et de tripot, se transforme tout à coup en dortoir. Les voyageurs déroulent leurs couvertures s'ils en ont, ou bien ils s'arrangent sous leurs habits les uns à côté des autres. Quand les hôtes sont nombreux, on se place sur deux lignes, mais toujours de manière à ce que les pieds soient opposés. Quoique tout le monde se couche, il ne s'ensuit pas que tout le monde s'endort ; pendant que quelques-uns ronflent consciencieusement, les autres fument, boivent du thé, ou s'abandonnent à de bruyantes causeries. Ce fantastique tableau, à demi éclairé par la lueur ternie et blafarde de la lampe, pénètre l'âme d'un vif sentiment d'horreur et de crainte. La lampe de ces hôtelleries est peu remarquable par son élégance ; ordinairement c'est une tasse cassée, contenant une longue mèche qui serpente dans une huile épaisse et nauséabonde. Ce fragment de porcelaine est niché dans un trou pratiqué dans le mur, ou bien placé entre deux chevilles de bois qui lui servent de piédestal.

L'intendant de la caisse nous avait préparé pour logement son petit cabinet particulier. Nous y soupâmes, mais nous ne voulûmes pas y coucher ; puisque nous étions voyageurs tartares et en possession d'une bonne et belle tente, nous entendions la dresser pour faire notre apprentissage. Cette résolution ne fâcha personne ; on comprit que nous agissions ainsi, non pas par mépris de l'auberge, mais par amour de la vie patriarcale. Quand donc la tente fut tendue, quand nous eûmes déroulé par terre nos peaux de bouc, nous allumâmes un grand feu de broussailles pour nous réchauffer un peu, car les nuits commençaient déjà à être froides. Aussitôt que

nous fûmes couchés, *l'inspecteur des ténèbres* se mit à frapper à coups redoublés sur un tamtam. Le bruit vibrant et sonore de cet instrument d'airain allait se répercuter dans les vallons, et donner l'épouvante aux tigres et aux loups qui fréquentent ces déserts.

Le jour n'avait pas encore paru, que nous étions sur pied. Avant de nous mettre en route, nous avions à faire une opération de grande importance ; nous devons changer de costume, et en quelque sorte nous métamorphoser. Les Missionnaires qui résident en Chine portent tous, sans exception, les habits des Chinois ; rien ne les distingue des séculiers, des marchands, rien ne leur donne extérieurement le moindre caractère religieux. Il est fâcheux qu'on soit obligé de s'en tenir à ces habits séculiers ; car ils sont un grand obstacle à la prédication de l'Évangile. Parmi les Tartares, *un homme noir* (1) qui se mêle de parler de religion n'excite que le rire ou le mépris. Un homme noir est censé s'occuper des choses du monde ; les affaires religieuses ne le regardent pas ; elles appartiennent exclusivement aux Lamas. Les raisons qui semblent avoir établi et conservé l'usage de l'habit mondain parmi les Missionnaires de Chine n'existant plus pour nous, nous crûmes pouvoir nous en dépouiller. Nous pensâmes que le temps était venu de nous donner enfin un extérieur ecclésiastique, et conforme à la sainteté de notre ministère. Les intentions que nous manifesta à ce sujet notre vicaire apostolique dans ses instructions écrites, étant conformes

(1) Les Tartares appellent *hava-houmou* (homme noir) les séculiers, peut-être à cause des cheveux qu'ils laissent croître. C'est par opposition à la tête blanche des Lamas, qui sont obligés de se raser la tête.

à notre désir, nous ne balançâmes point. Nous résolûmes d'adopter le costume séculier des Lamas thibétains ; nous disons costume séculier, parce qu'ils en ont un spécialement religieux, dont ils se revêtent quand ils prient dans les pagodes ou assistent à leurs cérémonies idolâtriques. Le costume des Lamas thibétains fixa par préférence notre attention, parce qu'il était conforme aux habits que portait le jeune néophyte Samdadchiemba.

Nous annonçâmes aux chrétiens de l'hôtellerie, que nous étions décidés à ne plus ressembler à des marchands chinois ; que nous voulions retrancher la queue, et raser entièrement la tête. Cette nouvelle mit en mouvement leur sensiblerie ; il y en eut qui parurent verser des larmes ; quelques-uns même cherchèrent par leurs discours à nous faire changer de résolution : mais leurs pathétiques paroles ne firent que glisser sur nos cœurs ; un rasoir, que nous primes dans un petit paquet, fut la réponse que nous donnâmes à leur argumentation. Nous le mîmes entre les mains de Samdadchiemba, et il suffit d'un instant pour faire tomber la longue tresse de cheveux que nous laissions croître depuis notre départ de France. Nous revêtîmes une grande robe jaune, qui s'ajustait sur le côté droit par cinq boutons dorés ; elle était serrée aux reins par une longue ceinture rouge ; par-dessus cette robe nous passâmes un gilet rouge, terminé à sa partie supérieure par un petit collet de velours violet ; un bonnet jaune surmonté d'une pommette rouge complétait notre nouveau costume.

Le déjeuner suivit cette opération décisive ; mais il fut morne et silencieux. Quand l'intendant de la caisse apporta les petits verres et l'urne où fumait le vin chaud

des Chinois, nous lui déclarâmes qu'ayant changé d'habit, nous devions aussi modifier nos habitudes de vivre. — Emporte, lui dîmes-nous, ce vin et ce réchaud ; dès aujourd'hui nous renonçons au vin et à la pipe. Tu sais, ajoutâmes-nous en riant, que les bons Lamas s'abstiennent de fumer et de boire du vin. Les chrétiens chinois dont nous étions entourés ne riaient pas, eux ; ils nous regardaient sans rien dire, et d'un œil de commisération : car ils étaient persuadés au fond du cœur, que nous mourrions de privations et de misère dans les déserts de la Tartarie. Quand le déjeuner fut fini, pendant que les gens de l'auberge pliaient la tente, sellaient les chameaux et organisaient le départ, nous primes quelques petits pains cuits à la vapeur d'eau, et nous allâmes cueillir le dessert sur des groseilliers sauvages, le long du ruisseau voisin. Bientôt on vint nous avertir que tout était prêt. Nous enfourchâmes nos montures, et nous primes la route de *Tolon-Noor*, accompagnés de notre seul Samdadchiemba.

Voilà donc que nous étions lancés seuls et sans guide au milieu d'un monde nouveau ! Désormais nous ne devions plus trouver devant nous des sentiers battus par des Missionnaires anciens ; car nous marchions à travers un pays où nul n'avait encore prêché la vérité évangélique. C'en était fait ; nous n'aurions plus à nos côtés ces chrétiens si empressés à nous servir, et cherchant toujours par leurs soins à former autour du Missionnaire comme une atmosphère de la patrie. Nous étions abandonnés à nous-mêmes, sur une terre ennemie, condamnés désormais à traiter nous-mêmes nos affaires, sans espoir d'entendre jamais sur notre route une voix